

MICHEL DE MONTAIGNE  
**ESSAYS**

**Book 2 · Chapter 32**



Original text in Middle French (1595, Public domain) · Last updated on February 9, 2022

HYPERESSAYS is a project to bring a complete hypertext edition of Michel de Montaigne's *Essays* to the web. More information at [www.hyperessays.net](http://www.hyperessays.net)

GOURNAY-2-32-20220209-142219

---

## Defence de Senèque et de Plutarque

A LA FAMILIARITÉ que j'ay avec ces personnages icy, et l'assistance qu'ils font à ma vieillesse, c et à mon livre massonné purement de leurs despouilles, A m'oblige à espouser leur honneur.

A Quant à Senèque, parmy-une miliasse de petits livrets, que ceux de la Religion pretendue reformée font courir pour la deffence de leur cause, qui partent par fois de bonne main, et qu'il est grand dommage n'estre embesoignée à meilleur subject, j'en ay veu autres fois, qui pour alonger et remplir la similitude qu'il veut trouver, du gouvernement de nostre pauvre feu Roy Charles neufiesme, avec celuy de Neron, apparie feu Monsieur le Cardinal de Lorraine avec Senèque, leurs fortunes, d'avoir esté tous deux les premiers au gouvernement de leurs princes, et quant et quant leurs moeurs, leurs conditions, et leurs deportemens. Enquoy à mon opinion il fait bien de l'honneur audict Seigneur Cardinal : car encore que je soys de ceux qui estiment autant son esprit, son eloquence, son zele envers sa religion et service de son Roy, et sa bonne fortune, d'estre nay en un siecle, où il fust si nouveau, et si rare, et quant et quant si necessaire pour le bien public, d'avoir un personnage Ecclesiastique de telle noblesse et dignité, suffisant et capable de sa charge : si est-ce qu'à confesser la verité, je n'estime sa capacité de beaucoup pres telle, ny sa vertu si nette et entiere, ny si ferme, que celle de Senèque.

A Or ce livre, dequoy je parle, pour venir à son but, fait une description de Senèque tres-injurieuse, ayant emprunté ces reproches de Dion l'historien, duquel je ne crois aucunement le tesmoignage. Car outre qu'il est inconstant, qui apres avoir appellé Senèque tres-sage tantost, et tantost ennemy mortel des vices de Neron, le fait ailleurs, avaritieux, usurier, ambitieux, lasche, voluptueux, et contrefaisant le philosophe à fauces enseignes : sa vertu paroist si vive et vigoureuse en ses escrits, et la defence y est si claire à aucunes de ces imputations, comme de sa richesse et despence excessive, que je n'en croiroy aucun tesmoignage au contraire. Et d'avantage, il est bien plus raisonnable, de croire en telles choses les historiens Romains, que les Grecs et estrangers. Or Tacitus et les autres, parlent tres-honorablement, et de sa vie et de sa mort : et nous le peignent

en toutes choses personnage tres-excellent et tres-vertueux. Et je ne veux alleguer autre reproche contre le jugement de Dion, que cestuy-cy, qui est inevitable : c'est qu'il a le sentiment si malade aux affaires Romaines, qu'il ose soustenir la cause de Julius Cæsar contre Pompeius, et d'Antonius contre Cicero.

¶ Venons à Plutarque :

¶ Jean Bodin est un bon autheur de nostre temps, et accompagné de beaucoup plus de jugement que la tourbe des escrivailleurs de son siecle, et merite qu'on le juge et considere. Je le trouve un peu hardy en ce passage de sa *Methode de l'histoire*, où il accuse Plutarque non seulement d'ignorance (surquoy je l'eusse laissé dire : car cela n'est pas de mon gibier) mais aussi en ce que cet autheur escrit souvent des choses incroyables et entierement fabuleuses (ce sont ses mots.) S'il eust dit simplement, les choses autrement qu'elles ne sont, ce n'estoit pas grande reprehension : car ce que nous n'avons pas veu, nous le prenons des mains d'autrui et à credit : et je voy qu'à escient il recite par fois diversement mesme histoire : comme le jugement des trois meilleurs capitaines qui eussent onques esté, fait par Hannibal, il est autrement en la vie de Flaminius, autrement en celle de Pyrrhus. Mais de le charger d'avoir pris pour argent content, des choses incroyables et impossibles, c'est accuser de faute de jugement, le plus judicieux autheur du monde.

¶ Et voicy son exemple : « Comme (ce dit-il) quand il recite qu'un enfant de Lacedemone se laissa deschirer tout le ventre à un renardeau, qu'il avoit desrobé, et le tenoit caché sous sa robe, jusques à mourir plustost que de découvrir son larcin. » Je trouve en premier lieu cet exemple mal choisi : d'autant qu'il est bien malaisé de borner les efforts des facultez de l'ame, là où des forces corporelles, nous avons plus de loy de les limiter et cognoistre : Et à ceste cause, si c'eust esté à moy à faire, j'eusse plustost choisi un exemple de ceste seconde sorte : et il y en a de moins croyables : Comme entre autres, ce qu'il recite de Pyrrhus, que tout blessé qu'il estoit, il donna si grand coup d'espée à un sien ennemy armé de toutes pieces, qu'il le fendit du haut de la teste jusques au bas, si que le corps se partit en deux parts. En son exemple, je n'y trouve pas grand miracle, ny ne reçois l'excuse de quoy il couvre Plutarque, d'avoir adjousté ce mot (comme on dit) pour nous advertir, et tenir en bride nostre creance. Car si ce n'est aux choses receuës par autorité et reverence d'ancienneté ou de religion, il n'eust voulu ny recevoir luy mesme, ny nous proposer à croire, choses de soy incroyables : Et que ce mot (comme on dit) il ne l'employe pas en ce lieu pour cet effect, il est aysé à voir par ce que luy mesme nous raconte ailleurs sur ce subject de la patience des enfans Lacedemoniens, des exemples advenuz de son temps plus mal-aisez à persuader : Comme celui que Cicero a tesmoigné aussi avant luy, pour avoir, à ce qu'il dit, esté sur les lieux : Que jusques à leur temps, il se trouvoit des enfans en ceste preuve de patience, à quoy on les essayoit devant l'autel de Diane, qui souffroyent d'y estre fouëtz jusques à ce que le sang leur couloit par tout non seulement sans s'escrier, mais encores sans gemir, et aucuns jusques à y laisser volontairement la vie. Et ce que Plutarque aussi recite, avec cent autres tesmoins, qu'au sacrifice, un charbon ardent s'estant coulé dans la manche d'un enfant Lacedemonien, ainsi qu'il encensoit, il se laissa

brusler tout le bras, jusques à ce que la senteur de la chair cuyte en vint aux assistans. Il n'estoit rien selon leur coustume, où il leur allast plus de là reputation, ny dequoy ils eussent à souffrir plus de blasme et de honte, que d'estre surpris en larecin. Je suis si imbu de la grandeur de ces hommes là, que non seulement il ne me semble, comme à Bodin, que son conte soit incroyable, que je ne le trouve pas seulement rare et estrange.

c L'histoire Spartaine est pleine de mille plus aspres exemples et plus rares : elle est à ce prix toute miracle.

A Marcellinus recite sur ce propos du larecin, que de son temps il ne s'estoit encores peu trouver aucune sorte de tourment, qui peust forcer les Egyptiens surpris en ce mesfaict : qui estoit fort en usage entre eux, à dire seulement leur nom.

B Un paisan Espagnol estant mis à la gehenne sur les complices de l'homicide du præteur Lucius Piso, crioit au milieu des tourmens, que ses amis ne bougeassent, et l'assistassent en toute seureté, et qu'il n'estoit pas en la douleur, de luy arracher un mot de confession, et n'en eut on autre chose, pour le premier jour : Le lendemain, ainsi qu'on le ramenoit pour recommencer son tourment, s'esbranlant vigoureusement entre les mains de ses gardes, il alla froisser sa teste contre une paroy, et s'y tua.

c Epicharis ayant saoulé et lassé la cruauté des satellites de Neron, et soustenu leur feu, leurs batures, leurs engins, sans aucune voix de revelation de sa conjuration, tout un jour : rapportée à la gehenne l'endemain, les membres tous brisez, passa un lasset de sa robbe dans l'un bras de sa chaize, à tout un noeud coulant, et y fourrant sa teste, s'estrangla du pois de son corps : Ayant le courage d'ainsi mourir, et se desrober aux premiers tourments, semble elle pas à escient avoir presté sa vie à ceste espreuve de sa patience du jour precedent, pour se moquer de ce tyran, et encourager d'autres à semblable entreprinse contre luy?

A Et qui s'enquerra à nos argoulets, des experiences qu'ils ont euës en ces guerres civiles ; il se trouvera des effets de patience, d'obstination et d'opiniastreté, par-my nos miserables siecles, et en ceste tourbe molle et effeminée, encore plus que l'Egyptienne, dignes d'estre comparez à ceux que nous venons de reciter de la vertu Spartaine. Je sçay qu'il s'est trouvé des simples paysans, s'estre laissez griller la plante des pieds, ecrazer le bout des doigts à tout le chien d'une pistole, pousser les yeux sanglants hors de la teste, à force d'avoir le front serré d'une corde, avant que de s'estre seulement voulu mettre à rançon. J'en ay veu un, laissé pour mort tout nud dans un fossé, ayant le col tout meurtry et enflé, d'un licol qui y pendoit encore, avec lequel on l'avoit tirassé toute la nuict, à la queue d'un cheval, le corps percé en cent lieux, à coups de dague, qu'on luy avoit donné, non pas pour le tuer, mais pour luy faire de la douleur et de la crainte : qui avoit souffert tout cela, et jusques à y avoir perdu parole et sentiment, resolu, à ce qu'il me dit, de mourir plustost de mille morts (comme de vray, quant à sa souffrance, il en avoit passé une toute entiere) avant que rien promettre : et si estoit un des plus riches laboureurs de toute la contrée. Combien en a lon veu se laisser patiemment brusler et rotir, pour des opinions empruntées d'autrui, ignorées et incognues?

▮ J'ay cogneu cent et cent femmes (car ils disent que les testes de Gascongne ont quelque prerogative en cela) que vous eussiez plustost faict mordre dans le fer chaut, que de leur faire desmordre une opinion qu'elles eussent conçuë en cholere. Elles s'exasperent à l'encontre des coups et de la contrainte. Et celui qui forgea le conte de la femme, qui pour aucune correction de menaces, et bastonnades, ne cessoit d'appeller son mary pouilleux, et qui precipitée dans l'eau haussoit encores en s'estouffant, les mains, et faisoit au dessus de sa teste, signe de tuer des poux : forgea un conte, duquel en verité tous les jours, on voit l'image expresse en l'opiniastreté des femmes. Et est l'opiniastreté soeur de la constance, au moins en vigueur et fermeté.

▲ Il ne faut pas juger ce qui est possible, et ce qui ne l'est pas, selon ce qui est croyable et incroyable à nostre sens, comme j'ay dit ailleurs : Et est une grande faute, et en laquelle toutesfois la plus part des hommes tombent : c'est ce que je ne dis pas pour Bodin : ▲ de faire difficulté de croire d'autrui, ce qu'eux ne sçauroient faire, c'est ou ne voudroient. Il semble à chascun que la maistresse forme de l'humaine nature est en luy : selon elle, il faut regler tous les autres. Les allures qui ne se rapportent aux siennes, sont faintes et fauces. Luy propose lon quelque chose des actions ou facultez d'un autre ? la premiere chose qu'il appelle à la consultation de son jugement, c'est son exemple : selon qu'il en va chez luy, selon cela va l'ordre du monde. O l'asnerie dangereuse et insupportable ! ▲ Moy je considere aucuns hommes fort loing au dessus de moy, notamment entre les anciens : et encores que je recognoisse clairement mon impuissance à les suyvre de mille pas, je ne laisse pas de les suyvre à veuë, et juger les ressorts qui les haussent ainsin, c'est desquels j'apperçoy aucunement en moy les semences : comme je fay aussi de l'extreme bassesse des esprits, qui ne m'estonne, et que je ne mescroy non plus. Je voy bien le tour que celles là se donnent pour se monter, ▲ et j'admire leur grandeur : et ces esclancemens que je trouve tres-beaux, je les embrasse : et si mes forces n'y vont, au moins mon jugement s'y applique tres-volontiers.

▲ L'autre exemple qu'il allegue des choses incroyables, et entierement fabuleuses, dictes par Plutarque : c'est qu'Agésilas fut mulcté par les Ephores pour avoir attiré à soy seul, le coeur et l'avalonté de ses citoyens. Je ne sçay quelle marque de fauceté il y treuve : mais tant y a, que Plutarque parle là des choses qui luy devoient estre beaucoup mieux cognuës qu'à nous : et n'estoit pas nouveau en Grece, de voir les hommes punis et exiléz, pour cela seul, d'agreer trop à leurs citoyens : tesmoin l'Ostracisme et le Petalisme.

▲ Il y a encore en ce mesme lieu, un'autre accusation qui me pique pour Plutarque, où il dit qu'il à bien assorty de bonne foy, les Romains, aux Romains, et les Grecs entre eux, mais non les Romains aux Grecz, tesmoin (dit-il) Demosthenes et Cicero, Caton et Aristides, Sylla et Lisander, Marcellus et Pelopidas, Pompeius et Agésilas, estimant qu'il a favorisé les Grecz, de leur avoir donné des compaignons si dispareils. C'est justement attaquer ce que Plutarque a de plus excellent et louable. Car en ses comparaisons (qui est la piece plus admirable de ses oeuvres, et en laquelle à mon advis il s'est autant pleu) la fidelité et syncerité de ses jugemens, esgale leur profondeur et leur poix. C'est un philosophe, qui nous apprend

la vertu. Voyons si nous le pourrons garentir de ce reproche de prevarication et fauceté.

A Ce que je puis penser avoir donné occasion à ce jugement, c'est ce grand et esclatant lustre des noms Romains, que nous avons en la teste : il ne nous semble point, que Demosthenes puisse esgaler la gloire d'un consul, proconsul, et questeur de ceste grande republique. Mais qui considerera la verité de la chose, et les hommes en eux mesmes, à quoy Plutarque à plus visé, et a balancer leurs moeurs, leurs naturels, leur suffisance, que leur fortune : je pense au rebours de Bodin, que Ciceron et le vieux Caton, en doivent de reste à leurs compaignons. Pour son dessein, j'eusse plustost choisi l'exemple du jeune Caton comparé à Phocion : car en ce pair, il se trouveroit une plus vray-semblable disparité à l'avantage du Romain. Quant à Marcellus, Sylla, et Pompeius, je voy bien que leurs exploits de guerre sont plus enflez, glorieux, et pompeux, que ceux des Grecs, que Plutarque leur apparie : mais les actions les plus belles et vertueuses, non plus en la guerre qu'ailleurs, ne sont pas tousjours les plus fameuses. Je voy souvent des noms de capitaines, estouffez sous la splendeur d'autres noms, de moins de merite : tesmoin Labienus, Ventidius, Telesinus et plusieurs autres. Et à le prendre par là, si j'avois à me plaindre pour les Grecs, pourrois-je pas dire, que beaucoup moins est Camillus comparable à Themistocles, les Gracches à Agis et Cleomenes, Numa à Lycurgus ? Mais c'est folie de vouloir juger d'un traict, les choses à tant de visages.

A Quand Plutarque les compare, il ne les esgale pas pourtant. Qui plus disertement et consciencieusement, pourroit remarquer leurs differences ? Vient-il à parangonner les victoires, les exploits d'armes, la puissance des armées conduites par Pompeius, et ses triumphes, avec ceux d'Agésilas ? « Je ne croy pas, dit-il, que Xenophon mesme, s'il estoit vivant, encore qu'on luy ait concédé d'escrire tout ce qu'il a voulu à l'avantage d'Agésilas, osast le mettre en comparaison. » Parle-il de conferer Lysander à Sylla : « Il n'y a (dit-il) point de comparaison, ny en nombre de victoires, ny en hazard de batailles : car Lysander ne gaigna seulement que deux batailles navales, etc. »

A Cela, ce n'est rien desrober aux Romains : Pour les avoir simplement presentez aux Grecz, il ne leur peut avoir fait injure, quelque disparité qui y puisse estre : Et Plutarque ne les contrepoise pas entiers : il n'y a en gros aucune preference : il apparie les pieces et les circonstances, l'une apres l'autre, et les juge separément. Parquoy, si on le vouloit convaincre de faveur, il falloit en esplucher quelque jugement particulier : ou dire en general, qu'il auroit failly d'assortir tel Grec à tel Romain : d'autant qu'il y en auroit d'autres plus correspondans pour les apparier, et se rapportans mieux.